



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

54 | 2019
Diderot et l'argent

Diderot et l'argent

Stéphane Pujol



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/6187>
ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019
Pagination : 5-9
ISBN : 978-2-9543871-6-1
ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Stéphane Pujol, « Diderot et l'argent », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 54 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 11 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/rde/6187> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.6187>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Si le mot « argent » n'est pas nécessairement celui employé par les hommes des Lumières pour désigner ce que nous entendons aujourd'hui sous ce vocable, le traitement de ce thème chez Diderot mérite d'être considéré, d'autant plus qu'il a été jusque-là assez peu étudié.

Dans l'article ARGENT qu'il donne pour l'*Encyclopédie*, notre philosophe s'intéresse au métal qui a donné son nom à un terme devenu très tôt générique¹. Pour autant, Diderot n'omet pas de consacrer un développement aux mines d'argent des Amériques et aux conditions de travail « funeste[s] à la plupart des ouvriers », ainsi qu'à la « servitude » à laquelle les Indiens de Potosi sont soumis. À travers la réflexion sur l'histoire et les usages de l'argent, la dimension économique apparaît ainsi indissolublement liée à la question politique.

Le thème de l'argent interroge un certain type de civilisation sur lequel les Lumières portent un regard à la fois complaisant et critique. Dans la littérature de l'époque, il renvoie aux discussions anciennes sur l'idée de richesse (richesse réelle et richesse supposée) ; il participe, souvent en lien avec la question de la propriété, à l'opposition canonique nature et culture – ou nature et artifice ; il est en lien étroit avec les réflexions des philosophes sur l'usage de la monnaie, sur le rôle du commerce, sur la valeur du travail. Dans le monde moderne du développement économique, du jeu grandissant de la concurrence et de la promotion des idéaux de la bourgeoisie, quelle place accorder désormais à l'oisiveté, voire à la paresse ? Autant de problèmes et de questions qui n'ont cessé de hanter la pensée de Diderot et que l'on trouve illustrés dans ses œuvres philosophiques et fictionnelles.

L'homme Diderot a connu presque tous les états de fortune : étudiant désargenté soutenu un temps par son père avant de devoir se suffire entièrement à lui-même en exécutant toutes sortes de tâches ou de métiers, il acquiert une forme de confort matériel en devenant co-directeur de l'*Encyclopédie*. Il finira sa carrière confortablement pourvu d'une pension annuelle de 1000 livres par Catherine II. Pour autant, chacune de ces étapes s'est accompagnée d'une réflexion

1. Un second article ARGENT non signé – mais qui pourrait bien être du chevalier de Jaucourt, lequel rédige un intéressant article MONNOIE – considérant cette fois le « terme générique », explique, après avoir distingué sa valeur idéale de sa valeur réelle, que « l'argent est une richesse de fiction »

personnelle sur les possibles effets corrupteurs de l'argent. Témoins les fameux *Regrets sur ma vieille robe de chambre* de 1772.

On peut aussi lire le rapport spéculaire que Diderot entretient tout au long de sa vie avec le très riche Sénèque sous cet angle. Il engage la représentation que Diderot se fait du « métier » de philosophe, et plus généralement de son rapport à la valeur à la fois marchande et non marchande du savoir, et à ce que Marcel Hénaff appelle « le prix de la vérité »².

On ne s'étonnera donc pas de trouver des histoires d'argent dans les fictions de Diderot. Qu'il s'agisse de fortune conquise ou perdue dans *Jacques le fataliste*, de l'argent qu'on convoite ou au contraire que l'on méprise dans *Les Deux amis de Bourbonne* et dans les trois contes, de l'or « qui est tout ! » dans *Le Neveu de Rameau*, de la place de l'argent dans les structures sociales et familiales telles que dépeintes dans les drames comme *Le fils naturel* et *Le père de famille*, du rôle de l'argent dans le rapport que la société entretient avec les arts dans les *Salons* où la question du luxe est très présente³, le motif de l'argent revient très souvent.

Ce dossier ne se veut pas exhaustif. Non seulement il ne considère pas la question dans toute son étendue et dans la variété de ses formulations, mais en outre il laisse de côté des pages importantes : la *Lettre sur le commerce de la librairie* (1763), l'*Apologie de l'abbé Galiani* (1770), les *Mémoires pour Catherine II* et les *Observations sur le Nakaz* (1774), et bien sûr les contributions de Diderot à l'*Histoire des deux Indes* (1770, 1774 et 1780) de l'abbé Raynal. Il faudrait encore considérer certaines lectures que fait Diderot dont témoignent ses comptes rendus, notamment celle des *Éphémérides du citoyen* (1769), ou les étonnantes analyses sur les valeurs croisées des mots et de l'argent qui émaillent celui de *L'Éloge de Colbert* par Necker pour la *Correspondance littéraire* (septembre 1773). Il faudrait encore se pencher sur la place et le rôle de l'argent dans certains textes philosophiques (la *Réfutation d'Helvétius*, l'*Entretien d'un père avec ses enfants* notamment). Il faudrait enfin examiner certains articles que Diderot donne pour l'*Encyclopédie*.

Le thème de l'argent nous offre l'occasion de relire sous un autre angle des textes qui sont connus, tels que le *Supplément au Voyage de Bougainville* (Michel DELON), *Jacques le fataliste* (Marianne ALBERTAN-COPPOLA), l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*

2. Marcel Hénaff, *Le Prix de la vérité. Le don, l'argent, la philosophie*, Paris, Seuil, 2002.

3. À propos du luxe, on peut signaler le volume *Contre le luxe*, dirigé par Élise Pavy et Françoise Poulet (Paris, Classiques Garnier, à paraître).

(Charles VINCENT), *Le Neveu de Rameau* (Stéphane PUJOL), mais également d'autres qui le sont moins, tel le *Voyage en Hollande et dans les Pays-Bas autrichiens* (Eszter KOVÁCS) ou la *Correspondance* (Geneviève CAMMAGRE).

Considérant le cas du *Supplément au Voyage de Bougainville*, Michel DELON relève l'indignation d'Orou quant à la place et au statut de la femme dans les nations dites civilisées, le plus souvent réduite à l'état d'objet marchand. Digne représentant d'une économie primitive où l'idée de propriété n'a guère de sens et où les notions de « tien » et de « mien » n'existent pas, le vieillard tahitien ne comprend pas que la femme occidentale puisse devenir un « effet de commerce ». Michel DELON s'attache ainsi à suivre la circulation d'une métaphore et ses avatars dans la littérature du temps, depuis ses connotations libertines jusqu'à son emploi dans un sens critique.

Marianne ALBERTAN-COPPOLA s'intéresse au traitement de la charité dans les fictions de Diderot. À rebours de l'usage chrétien de l'aumône faite aux pauvres, Diderot propose un idéal de charité bien ordonnée sous la forme d'une égale redistribution des richesses. Chez lui, la scène de charité est le prétexte à différents emplois narratifs pathétiques ou comiques comme autant de cas de figure sur la conduite que tiennent les individus face aux problèmes d'argent. Diderot dessine ainsi en creux, à travers la fiction, sa propre aspiration à un monde dans lequel l'argent contribuerait au bon fonctionnement de la société au lieu de lui nuire.

Charles Vincent considère pour sa part la figure polémique et complexe de Sénèque – philosophe doté d'une fortune considérable – telle qu'elle est représentée dans différents écrits de Diderot, depuis l'*Essai sur le mérite et la vertu* jusqu'à l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. Alors que le premier essai propose un portrait lapidaire du philosophe stoïcien, insistant sur l'importance que celui-ci accorde à l'argent et sur l'usage peu glorieux qu'il aurait tenté d'en faire pour sauver sa vie, le second essai signale un complet changement d'attitude de Diderot à l'égard de Sénèque à la fin de sa vie. Selon Charles VINCENT, cette intrigante palinodie pourrait bien signifier un basculement individuel, ainsi qu'une opposition de générations et de climat intellectuel.

L'étude du motif du parasite dans *Le Neveu de Rameau* permet de rappeler combien l'ambivalence du personnage tient au fait qu'il se présente à la fois comme le complice d'un système et comme sa victime (S. PUJOL). Défenseur paradoxal d'une société où le talent importe moins que le pouvoir et l'argent (raison pour laquelle il élève lui-même son fils dans le culte de l'or), le Neveu prononce un éloge du lucre sur fond de misère et de souffrance. Jouant avec la tradition du parasite de la comédie antique et des portraits piquants des moralistes, Diderot

indique ainsi un certain état de la société de son temps. Ce faisant, il laisse entendre la voix splendide et misérable d'un gueux qui essuie partout le mépris sans cesser de réclamer une impossible reconnaissance.

Eszter KOVÁCS s'intéresse pour sa part au traitement de l'argent dans le *Voyage en Hollande et dans les Pays-Bas autrichiens* de Diderot, texte composé durant ses deux séjours à La Haye en 1773 et 1774 et qui contient, comme on peut s'y attendre, de nombreuses notations d'ordre économique. La description d'Amsterdam semble hésiter entre l'image du Hollandais économe, industriel et bon républicain, et celle du commerçant guidé par son seul intérêt financier (représentation qui sera amplifiée plus tard dans la dernière édition de l'*Histoire des deux Indes*). La Hollande est-elle le pays de la liberté et de la tolérance ou bien l'esprit du profit a-t-il corrompu l'ancienne et vertueuse République ? Le *Voyage en Hollande* ne répond pas à la question qu'il pose, mais il met en relief « le paradoxe hollandais » dans un texte que l'on peut considérer comme une préparation pour les écrits politiques de la dernière décennie, « une sorte de *pour et contre* du républicanisme ».

Geneviève CAMMAGRE clôt cette enquête selon une perspective biographique, en examinant minutieusement ce que Diderot peut penser et écrire au sujet de l'argent dans sa *Correspondance* pour les seules années 1767-1769. Elle distingue ainsi deux niveaux : celui qui concerne l'argent de Diderot, l'usage qu'il en fait et les réflexions qu'il lui inspire ; et celui qui concerne l'argent d'autrui, des personnes que Diderot protège ou conseille. Du point de vue domestique, notre philosophe clame un attachement aux valeurs d'entraide d'autant plus fort qu'il revendique sa qualité de fils aîné, et surtout d'époux et de père. Du point de vue de l'homme public, il se montre volontiers généreux et sensible aux situations de précarité financières des personnes, qu'il s'agisse de ses connaissances ou de personnes du cercle domestique. Le cas de Marie-Madeleine Jodin, fille d'un ami disparu et jeune comédienne, est particulièrement intéressant. Sa *Correspondance* témoigne ainsi des efforts déployés par Diderot au profit d'hommes et de femmes victimes de l'injustice et de la dureté des rapports familiaux dans des milieux déshérités.

L'image – forcément imparfaite et partielle – qui prévaut dans ces différentes contributions, est celle d'un Diderot sensible à la précarité et à la dépendance créées par le besoin. Notre philosophe n'ignore pas le rôle de l'argent dès lors qu'on quitte l'utopie tahitienne, mais il condamne tous ceux qui le considèrent comme une fin.

Chez Diderot, la misère et le déclassé peuvent même expliquer le vol des très riches par les plus pauvres comme une forme ironique de restitution (*Le Neveu de Rameau*) ; ils peuvent justifier la contrebande pourtant punie de mort sous l'Ancien Régime (*Les Deux*

amis de Bourbonne) ; ils peuvent enfin tenter les brigands de Calabre et par-delà, tous ceux qui rêvent à une forme d'anarchie sociale et politique (*Le Supplément au Voyage de Bougainville*).

Que l'on considère les documents personnels à valeur biographique ou bien les textes de fiction, le rapport que Diderot et ses personnages entretiennent avec l'argent n'est jamais univoque. Pour ce qui est de l'homme, il dépend évidemment des situations de fortune et des obligations sociales. Il laisse ainsi apparaître un Diderot souvent ambivalent, quelquefois paradoxal, mais toujours soucieux d'équité : un Diderot entre le riche Voltaire et le pauvre Rousseau ? Pour ce qui relève des textes de fiction, un tel rapport doit être pris, comme on s'y attend, dans la logique narrative ou conceptuelle qui le sous-tend.

Mais laissons parler Diderot lui-même au moment de conclure *Les Deux amis de Bourbonne* :

Et puis un peu de morale après un peu de poétique, cela va si bien ! Félix était un gueux qui n'avait rien ; Olivier était un autre gueux qui n'avait rien : dites-en autant du charbonnier, de la charbonnière, et des autres personnages de ce conte ; et concluez qu'en général il ne peut guère y avoir d'amitiés entières et solides qu'entre des hommes qui n'ont rien. Un homme est alors toute la fortune de son ami, et son ami toute la sienne. De là la vérité de l'expérience, que le malheur resserre les liens ; et la matière d'un petit paragraphe de plus pour la première édition du livre de *l'Esprit*.

Stéphane PUJOL